"Le travail de mémoire est une étape fondamentale dans la reconstruction de soi" (https://nouvelles.univ-rennes2.fr/article/travail-memoire-est-etape-fondamentale-dans-reconstruction-soi-que-ce-soit-maniere)



Renée Dickason prononce l'éloge lors de la cérémonie Honoris Causa en l'honneur du Dr. Mukwege, en octobre 2022.

Votre projet, aLPHa, est lauréat de l'appel émergence TISSAGE (https://www.univ-rennes.fr/saps-tissage). C'est le premier jalon d'un projet plus vaste de création de « Mémorial vivant virtuel des survivantes et survivants de viol(ence)s », sous le patronage du Pr. Dr. Denis Mukwege, prix Nobel de la Paix. De quoi s'agit-il précisément ?

Renée Dickason. Notre projet porte sur une réalité sociale lourde : les viols et les violences faites aux femmes, aux enfants, aux vulnérables, abordés à travers les témoignages de survivantes et survivants (terme de Denis Mukwege) dans des situations de guerres, de conflits et de paix.

Face à ce problème de société prégnant, aux enjeux multiples, nous avons souhaité développer un agir collectif qui fasse société en nous concentrant sur la libération des paroles, le recueil des mots substantialisant les maux et la nécessaire mise en mémoire de ces témoignages dans l'écriture d'une histoire singulière, plurielle et tout à la fois universelle.

C'est dans ce cadre que nous avons déposé une réponse à l'appel à projets « émergence » de recherches participatives TISSAGE (Triptyque Science Société pour Agir Ensemble) : le projet aLPHa, qui a été retenu par le jury. Suite à la signature d'une convention bipartite, il est prévu que nous bénéficions d'un accompagnement financier d'amorçage d'un montant de 3 000 euros.

aLPHa s'inscrit dans une dynamique globale autour de la lutte contre les violences genrées, en particulier celles à l'encontre des femmes, quel que soit le contexte culturel, géopolitique, social ou sociétal considéré, le phénomène étant universel.

aLPHa a été imaginé comme un laboratoire co-partenarial d'expérimentations à ciel ouvert, qui constitue, en effet, un premier jalon, assez modeste car naissant, mais utile pour impulser un projet d'une envergure plus large qui nécessitera des financements pérennes, celui de la création progressive d'un Mémorial vivant virtuel des survivantes et survivants de viol(ence)s, sous le patronage du Pr. Dr. Denis Mukwege, prix Nobel de la Paix et Docteur *Honoris Causa* de l'Université Rennes 2 (octobre 2022) (https://nouvelles.univ-rennes2.fr/article/denis-mukwege-docteur-honoris-causa-luniversite-rennes-2).

Dans le cadre du projet aLPHa, nous espérons tisser des liens, recueillir des soutiens et ouvrir nos collaborations à des acteurs locaux et régionaux de la société civile, à des associations sur les droits humains et/ou qui interviennent à différents stades de la réparation, de la reconstruction ou de l'accompagnement des victimes/survivantes, survivants de viol(ence)s, ou encore à des entreprises responsables et sincères, des responsables du secteur privé sur le territoire breton et des élus locaux…

Phénomènes malheureusement universels, les violences sexuelles sont des expériences banalisées et souvent réduites au silence. Elles présentent des similarités malgré la pluralité des contextes où elles ont lieu. Dans le cadre d'aLPHa, nous allons entamer une série d'entretiens de survivantes, survivants, réfugiés, exilés, migrants, migrantes accompagnés et suivis dans différentes structures, à Rennes. Nous allons aussi organiser, avec plusieurs membres fondateurs de notre projet, un « atelier témoignages » avec des survivantes congolaises et certains de ceux et de celles qui les aident et les accompagnent.

En prolongement, et dans un autre périmètre que celui du projet aLPHa, le recueil de témoignages se fera aussi sur les lieux des exactions ou dans des zones de tension ou dans des structures de prise en soins, de formation ou de réinsertion, dans un but cathartique individuel et collectif, et avec une visée de reconstruction personnelle et/ou historique des faits. Tous ces aspects sont à l'étude avec des collègues médecins et psychologues, dont l'expertise permettra de se prémunir des risques (non souhaités, à l'évidence) de re-traumatisations des victimes.

Colliger des témoignages de survivantes déplacées dans leur pays, des survivantes ayant vécu ou vivant dans des camps et/ou recueillies dans des centres d'accueil ou de réinsertion nécessite des partenariats multiples, qui vont s'engager en parallèle et dans la poursuite d'aLPHa. Nous avons, à cet égard, commencé à établir des conventions de recherche entre l'Université Rennes 2 et des centres en République Démocratique du Congo et au Kenya. Cette dimension du projet est soutenue et sera cofinancée par plusieurs laboratoires de l'Université Rennes 2 (ACE (https://sites-recherche.univ-rennes2.fr/ace/), ERIMIT (https://sites-recherche.univ-rennes2.fr/erimit/), LIDILE (https://sites-recherche.univ-rennes2.fr/lidile/), LP3C (https://www.lp3c.fr/), Tempora (https://sites-recherche.univ-rennes2.fr/tempora/)).

Pourquoi est-il important de mettre en mémoire la parole des survivantes et suvivants ? Comment cette mémorialisation se construit-elle ?

R. D. Pour les victimes, les survivantes et survivants de violences sexuelles (excision, viol, esclavage…), celles qui font face à des contextes de conflits notamment, il s'agit de chercher à s'échapper en s'engageant sur les chemins de l'exil et à s'extraire du trauma(tisme) ; ceci alors que viennent s'entretisser plusieurs trajectoires de violences et de vulnérabilités. Le poids du trauma(tisme) est alourdi par la souffrance psychique surajoutée qui découle de prises en soins parcellaires, de handicaps cumulés, ou encore du déracinement, de l'arrachement, voire de l'errance culturels… une pluralité de facteurs renforçant le silence, l'impossible communicabilité autour des expériences vécues.

Il nous est apparu, après plusieurs échanges avec des personnes ayant subi des violences sexuelles et après plusieurs rencontres et discussions avec le Professeur Docteur Denis Mukwege, que le travail de mémoire est une étape fondamentale dans la reconstruction de soi, que ce soit de manière individuelle ou collective.

Mettre en mémoire la parole des survivantes et survivantes est donc une étape nécessaire qui s'ajoute à d'autres mécanismes et préoccupations qui caractérisent, par exemple, la justice transitionnelle et les initiatives déployées dans la quête d'une vérité réparatrice, le plus souvent essentiellement basée sur la reconnaissance des exactions, des violations des droits humains.

La mémorialisation se construit en plusieurs phases : dévoilement, collecte, partage, puis analyse des témoignages.

Étape indispensable pour contribuer à la fabrique de l'Histoire face aux omerta multiples, la mise en mots des maux, la « re-visibilisation » d'une histoire invisibilisée, occultée, la libération d'une parole enfouie, cachée, parfois interdite, prolongent un cheminement personnel thérapeutique.

Vous l'avez compris, une partie de notre projet global réside dans la collecte mais aussi dans la création d'« archives vivantes », où les témoignages de rescapées, de survivantes (toujours en vie, et c'est un point d'importance !) auront une place centrale. Quatre mots-clés sous-tendent toutes leurs trajectoires : trauma(tisme), réparation, reconstruction, mémoire.

La mise en mémoire, la mémorialisation des expériences vécues des victimes, survivantes et survivantes de violences sexuelles dans le contexte d'une histoire « en train de s'écrire » seront croisées avec le regard des chercheurs impliqués.

En révélant leur vérité subjective, les victimes qui témoignent seront actives dans leur processus de reconstruction et dans la mise en récit d'une histoire à la fois intime, personnelle et commune. Livrant leur vécu et celui de leurs semblables, ces personnes-histoires-témoins contribueront, *ipso facto*, outre à reprendre confiance en elles-mêmes, à faire évoluer les mentalités et les regards portés sur les survivantes et les survivants et sur les violences. Ceci d'autant que ces témoignages auront vocation à être accessibles, à terme, à un public élargi, à travers le Mémorial vivant virtuel des survivantes et survivants de viol(ence)s.

Pouvez-vous nous expliquer en quoi votre recherche est interdisciplinaire et participative ?

R. D. Nous sommes un groupe d'universitaires, de psychologues et de médecins, venant de divers horizons disciplinaires et de différents secteurs. Nos travaux, par essence, interdisciplinaires (histoire et civilisation, anthropologie, littérature, psychologie, traductologie, médecine…) ont une finalité réflexive et éducative. Notre but est de contribuer à assurer la transmission, la bascule vers une dynamique collective de mise en partage et en expression des expériences vécues, afin de construire une transition sociale pleinement partagée, vertueuse et inclusive.

Nos intérêts communs convergent autour d'objectifs à visée transformationnelle, des objectifs de responsabilité sociale et de développement durable tels qu'identifiés par l'ONU, des objectifs centrés sur le respect de la dignité et des droits humains, la lutte contre les violences genrées, la bonne santé et le bien-être, l'égalité de traitement et de prises en soins, une éducation de qualité, une paix responsable et pérenne.

La nature de nos objets de recherche nous amène à nous pencher sur les interactions entre sciences et société et sur les interactions avec le tissu socio-économique et culturel, la société civile, tant pour essaimer les résultats de nos travaux que pour éveiller à certaines réalités troublantes et nécessitant une prise de conscience citoyenne, première étape dans la résolution des problèmes. Cette dimension participative est, d'ailleurs, centrale au projet aLPHa.

Soucieux de faire évoluer les regards, les comportements et les mentalités relatifs aux questions complexes des violences sexuelles, conformément aux termes de la Charte des sciences et recherches participatives en France (https://franceuniversites.fr/wp-content/uploads/2017/03/2017-03-20-Chartes-Sciences-Participatives-final.pdf), nous sommes toujours sensibles à la possibilité d'ouvrir de nouveaux horizons réflexifs, de développer diverses formes de production de connaissances scientifiques, que ce soit par le truchement des arts ou par le relai d'espaces de paroles ponctuels et/ou de rencontres plus systématiques ou grâce à des collaborations entre la communauté scientifique et la société civile, telles que définies par l'UNESCO ou par le Comité économique et social européen.

Autre précision, nos travaux sont régis par une charte éthique. Les données personnelles collectées nécessitent, en effet, une vigilance particulière du fait de leur caractère sensible, voire intime, afin de protéger la vie privée des personnes survivantes et de recueillir leur consentement et leur accord informé.

Dans ce projet de recueil et de mise en lumière de témoignages de survivantes et survivants – qui n'est pas sans évoquer le travail journalistique –, qu'est-ce que l'expertise des chercheurs et chercheuses vient apporter ?

R. D. Question vaste et très intéressante qui soulève une réflexion complexe quant à la porosité des apports du travail des journalistes d'investigation, ici, face à celui des chercheurs toutes disciplines confondues… Outre le fait que les missions des uns et des autres évoluent, les attentes que l'on peut avoir d'un article rédigé par un journaliste diffèrent de celles que suscite la contribution d'un chercheur… le dialogue entre le journaliste et le chercheur enrichit indéniablement les débats et aide à faire avancer nos pensées… Le travail journalistique peut ainsi venir en complément de celui du chercheur et surtout aider à la diffusion des résultats.

Au gré des registres abordés, de la maïeutique discursive mobilisée, des mots à appréhender, de la finesse des ressentis exprimés et de la nature des maux à guérir, la recherche au sens large du terme est protéiforme. Le travail journalistique permet, en somme de « prendre le pouls » des sujets porteurs de sens, investis par les chercheurs et/ou la société civile, de donner à voir et de questionner la diversité des perspectives dans la modalité du traitement des sujets.

Pour faire simple, et de manière générale, dans ce type de problématique sanitaire, humanitaire, humaniste, sociétale, des correspondances peuvent se faire jour entre travail journalistique d'investigation et travail de recherche. Cela passe, par exemple, par des méthodes d'observation, de recueil de données, de conduite d'enquêtes… Par contre, les modalités d'analyse et de diffusion diffèrent. Sensibiliser, documenter, analyser, informer, alerter font certes partie du travail du chercheur, mais sa focale n'est pas la même que celle du journaliste. Ceci d'autant que la posture du chercheur, son approche, ne sont pas les mêmes selon le champ d'expertise. L'ampleur des dispositifs mis en œuvre est aussi à souligner car si le chercheur peut travailler seul, généralement, ses résultats sont ceux d'un travail d'équipe et le travail mené s'inscrit dans le temps long. Ce temps long de la recherche est, à l'évidence, un marqueur de nos réflexions de recherche autour de la mémorialisation.

Dans une démarche de recueil et de mise en lumière de témoignages de survivantes et survivants, victimes de trauma(tisme)s, des précautions s'imposent. Il s'agit pour nous de conduire des entretiens en équipe interdisciplinaire comprenant la présence de médecins et de psychologues. Au-delà de la transmission d'informations, d'analyses et de connaissances, les recherches, se nourrissant de croisements disciplinaires multiples, peuvent ouvrir des horizons et être vecteurs d'innovation grâce aux propositions/préconisations émergeant du travail mené.

Enfin, le travail de recherche se nourrit de la confrontation à l'expertise d'autres chercheurs, d'autres cadres analytiques. Dans cette perspective, les échanges lors de divers types de manifestations scientifiques (séminaires, colloques…) ainsi que la mise en dialogue par écrits interposés (publication d'articles, de monographies) contribuent à nourrir le perfectionnement des outils d'analyse et à renouveler les questionnements. Un autre niveau est celui des productions à destination d'un public élargi (vulgarisation, « traduction » du travail de recherche par les journalistes) qui, par les allers-et-retours générés, viennent alimenter la réflexion sur la pertinence, la justesse de la démarche de recherche.

Au-delà de sa dimension de recherche, votre projet ambitionne de proposer à l'avenir une formation aux personnes survivantes de violences. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

R. D. Notre projet global, au-delà d'aLPHa donc et en complément du Mémorial, ambitionne de proposer à l'avenir une formation aux personnes survivantes de violences, une formation à visée holistique (la perspective holistique est, d'ailleurs, au cœur du modèle Panzi (https://panzifoundation.org/fr/the-model/)de Denis Mukwege). Selon les financements que nous pourrons réunir, il nous semble important de donner à ces victimes, ces témoins, ces survivantes et ces survivants, des outils pratiques pouvant les aider à évoluer dans leur parcours personnel, à différents stades, dans leur cheminement, leur reconstruction et leur permettre de se prendre en charge, de faire entendre leur voix, de co-construire leur histoire individuelle et collective, d'écrire une histoire des survivantes et survivants de violences, de faire évoluer les mentalités et les comportements…

En d'autres termes, l'idée ici est d'encourager et d'outiller les survivantes et survivants, de leur donner des clés pour développer un empowerment et un leadership au féminin.

Face à l'empire du silence, il s'agirait de leur donner la chance, que certains ont voulu briser…

… de se relever

… de reprendre confiance en elles/eux

… de s'émanciper

… de faire entendre leur voix

… d'affirmer leur place dans la société

… de devenir des leaders de demain

…et ainsi pour citer Denis Mukwege, « de changer le cours de l'Histoire ».